

# Les Petites Fugues 2022



## LIRE GENEVIÈVE PEIGNÉ

### SOMMAIRE du partage

**L'INTERLOCUTRICE // p. 2**

1/ UN DOCUMENT ? // p. 2

2/ SE SOUVENIR, TRANSMETTRE // p. 6

**MA MÈRE N'A PAS EU D'ENFANT // p. 8**

1/ TROUVER SON IDENTITÉ DANS LA LANGUE // p. 8

2/ POUVOIRS DE L'ÉCRITURE // p. 11

**PISTES PÉDAGOGIQUES // p. 13**

**EN ÉCHO // p. 14**

**ÉTUDES DE GROUPEMENTS DE TEXTES // p. 15**

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et culturelle (DRAÉAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2022.

**Réalisation :** Cathy Jurado

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

Les  
PETITES  
FUGUES

  
Agence Livre & Lecture  
Bourgogne-Franche-Comté

  
RÉGION ACADÉMIQUE  
BOURGOGNE-  
FRANCHE-COMTÉ  
Liberté  
Égalité  
Fraternité

Délégation régionale académique  
à l'éducation artistique et culturelle

## « Tout ce dont je ne veux plus, c'est en faire une histoire. Alors je cherche ma subsistance dans les notes »

L'écriture de Geneviève Peigné est hantée par la question des héritages, et aborde d'une manière poétique et sensible les thèmes liés à la filiation, la transmission.

Mais cette œuvre constitue aussi un travail singulier des formes, notamment dans ses deux livres audacieux *L'Interlocutrice* et *Ma mère n'a pas eu d'enfant* qui proposent de petits échafaudages langagiers, précaires et bouleversants.

# L'INTERLOCUTRICE

## Un document ?

### Biographie et vérité

La vérité est pour l'autrice une ligne de conduite et un horizon, c'est aussi la « vérité » qu'Odette, la mère, cherchait en écrivant sans cesse en marge des livres l'expression « c'est vrai ».

« Cette revendication de vérité, pressante, angoissée, est peut-être plus poignante que la vision d'une dérive vers l'enfermement de la douleur ou le délitement de la mémoire et de la conscience, que cette charmante vieille dame nous assène sans prendre de gants. Toute personne qui écrit sait que ses phrases ne sont rien d'autre qu'une alternative à la répétition d'un « c'est vrai » qu'on ne peut se contenter de marteler sans fin. Odette, qui se fait l'interlocutrice de la littérature, l'a compris mieux que quiconque. » (*L'Humanité*)

Le fac-similé que l'éditeur a choisi de reproduire confirme encore ce souci de la vérité biographique dans la démarche du livre. À l'intérieur du livre de G. Peigné, comme en incrustation, de nombreux passages des commentaires maternels sont cités, en italique, et les extraits que soulignait la mère dans les livres sont également rapportés.

Mais tout le travail de reconstruction de l'image de la mère comme interlocutrice en littérature laisse transparaître une forme de *réécriture* de la vie, des lignes d'influence du fantasme et du rêve.

Car la vérité est autant l'affaire de l'imagination que de l'enquête : *L'Interlocutrice* est un texte à la frontière de la biographie/le témoignage et de la fiction.

On se souviendra par exemple que G. Peigné, évoquant la genèse du livre, rapporte avoir commencé par faire un simple relevé des mots de sa mère et avoir confié le texte brut à une actrice et metteuse en scène (Hélène Vincent). Elle raconte avoir été très très déçue du résultat : non du travail de mise en scène mais du texte en lui-même au travers duquel elle ne retrouvait pas sa mère... C'est seulement ensuite qu'elle a décidé de mettre en forme ce texte maternel en l'intégrant dans son propre travail de langue ; autrement dit de faire *littérature*, et pas seulement *document*.

## Une radiographie de l'âme

Les livres de sa mère sont ici présentés comme un document exceptionnel, qui éveille chez l'autrice une grande curiosité : le livre est comme une « IRM » selon ses mots, qui rendrait l'activité cérébrale visible, permettrait d'entrer dans la tête de sa mère (silencieuse de son vivant et pendant sa maladie). On voit ici ce qui d'ordinaire ne peut s'observer que sur une imagerie médicale.

Et finalement, on ne peut s'empêcher de penser que le fait de voir à l'intérieur des âmes, de pénétrer les pensées, c'est le pouvoir du romancier aussi, avec ses personnages !

## Journal intime de la maladie

La mère de l'autrice a connu la maladie pendant de nombreuses années de sa vie : la dépression puis la dégénérescence cérébrale avec une démence fronto-temporale, variante de l'Alzheimer.

Cette maladie est omniprésente et s'impose dans le texte à travers la dimension triviale, prosaïque de l'écriture maternelle : on notera une forme de crudité dans le langage propre au journal intime (Odette liste ses maux physiques, les états de son corps.) La présence forte des états corporels vient tantôt masquer tantôt révéler les états d'âme de la mère.

Le motif de l'attente est lié à cet état d'impuissance et de léthargie qu'induit la maladie : Odette semble condamnée à attendre, à la manière des personnages du théâtre de l'absurde. C'est ce que signale le livre dès son titre : quelqu'un ici est dans l'attente d'un autre à qui parler. Odette attend sa fille/son mari. Elle nous attend aussi, nous lecteurs. Comme on attend Godot chez Beckett.

Dans la maladie d'Alzheimer, on met souvent en avant l'action de dégénérescence des capacités cérébrales. Mais ce qui est manifesté ici, à travers la monstration des notes écrites d'Odette c'est l'activité cérébrale intense qui restait cachée sous une apparence extérieure éteinte, donnait à penser que l'esprit était ailleurs et que le langage s'était absenté. L'autrice comprend que sous cette surface, il n'y avait pas le vide et l'oubli, mais une vie, encore, une pensée en mouvement, des émotions qui se formulaient, des mots.

C'est à cette découverte, qui l'a bouleversée, que G. Peigné nous convie : le cerveau, même délabré, a encore une force créatrice ; l'esprit d'Odette, même en déperdition, se tenait encore grâce au livre. Dans de nombreux passages, le lecteur découvre ainsi avec émotion que, sa mère, si elle ne sait plus qui elle est, sait encore lire : « Il reste la tête, lisante, écrivante ».

## En lisant en écrivant

C'est donc aussi, et non moins profondément, une réflexion intime sur ce qui pousse un être à lire, à écrire, et à vivre d'une manière à la fois riche et précaire dans cet entre-deux. G. Peigné se plaît à le rappeler : *L'interlocutrice* est le récit de l'aventure de l'écriture/la lecture, avant tout : non un livre sur la maladie mais sur la littérature comme un secours, une ressource vitale : « je veux écrire un livre sur les pouvoirs de la lecture et la possibilité de se réinventer à tout moment ».



## La lectrice

Les livres apparaissent à Odette comme des bouées de sauvetage dans son naufrage : ils offrent une structure, un tuteur à la pensée divagante, et une compagnie de personnages à la fois disponible à tout moment et dont la conversation ne peut prendre au dépourvu. La littérature offre un espace-temps plus rassurant que la réalité : Geneviève Peigné explique : Odette peut prendre son temps pour répondre, chercher les mots, ses réponses, dans la temporalité de la lecture. Ce qu'elle ne peut plus faire dans les échanges interpersonnels de la vie courante.

L'autrice souligne aussi avec humour un certain effet d'absurdité : Odette avait en permanence 3 livres différents ouverts en même temps, qu'elle lisait de front en alternance, et en recommençant chaque jour ce qu'elle avait lu la veille (le nombre de pages limité à ce qu'elle pouvait parcourir en une journée).

Mais surtout, le livre insiste : la lectrice était aussi une écrivante. « L'écriture manuscrite couvre les marges des livres, utilise chaque zone libre, couverture intérieure, feuille de titre, blanc entre deux chapitres... Tordue, ou droite, soulignée ou non. Toujours lisible ». Odette écrivait comme on chuchote, comme on prie, comme on dialogue avec les morts.

On retrouve au fil des pages trois formes différentes de rapport au texte chez Odette :

- Les lignes soulignées dans le texte des romans policiers : un repère visuel sur les mots qui ont le plus souvent un rapport avec la maladie, la souffrance, l'angoisse, la vie corporelle. Comme elle n'a plus les mots, elle y retrouve un accès dans ceux des autres ; les livres parlent pour elle (phénomène que l'on vit dans toute lecture finalement).
- Des dialogues avec les personnages de roman : elle répond le plus souvent aux questions (« combien de temps vous reste-t-il à vivre » / « 10 ans ») ou exprime son sentiment de ressemblance : « moi aussi ». Elle formule aussi des désapprobations : « moche ». Cette forme dialogique à la fois marquée du sceau de la démence et complètement saine et sensée, très juste, donne vie aux pages des livres dans la bibliothèque de l'autrice.
- Les propres réflexions de la mère, ses listes, ses pensées fluctuantes. Comme lorsqu'elle exprime son sentiment d'avoir été négligée par son mari pour l'anniversaire de ses 80 ans.

## Vivre dans les marges ?

Au sens propre comme au sens figuré, Odette vit et écrit dans les marges des livres. Ses romans la sauvent, lui offrent un « refuge ». Profondément déstabilisée par la maladie dans son rapport aux autres, elle peut vivre à l'abri des conversations de Miss Marple et avoir le sentiment de pouvoir répondre aux saillies d'Hercule Poirot. Odette entre en société, alors que la maladie l'isole, avec les personnages de ses livres. Elle vit dans l'empathie avec les personnages, et par procuration ; elle se sauve en tissant à la longue un dialogue secret et comme crypté avec ses auteurs favoris, Agatha Christie, Simenon, Exbrayat.

Ce livre montre donc la puissance de cette nécessité intime qui ne nous quitte jamais, jusqu'au bout et trouve pour Odette une issue unique dans les livres : la recherche d'un autre, d'un interlocuteur de quelqu'un à qui parler, qui soit à l'écoute et en empathie.

« Se mettre à l'abri dans un livre » a ici un sens extrêmement concret, parfois même littéral comme page 53 : une amie raconte à la narratrice comment son père, à la fin de sa vie, s'allongeait au sol et se couvrait le corps de livres, pour s'en « vêtir ». G. Peigné commente : « Caparaçonné, face à la dégénérescence cérébrale ».

Elle ajoute à propos du besoin de la lecture : « (le besoin) D'aller chercher abri sous un plafond sensé. Depuis que furent peintes les cavernes. Dévorer les livres, ou en écrire, le « fond du sac » tout nu, est-ce qu'il ne se dévoile pas là, dans cette détresse à tuiler » ? La littérature est sans doute une forme de réponse à ce besoin face à l'angoisse de mort, en tout cas pour la mère de G. Peigné, qui se reconnaît en Odette en tant que lectrice : « Elle va vivre avec elle de ce corps nourricier qui est celui de la lecture. » Peigné rappelle ainsi que nous nous sommes tous plus ou moins construits dans ce dialogue avec les personnages de livres, dans l'enfance. La vie des livres en nous n'est donc pas marginale, mais touche à l'essentiel.

### **La langue à l'os**

Lorsqu'on observe la langue d'Odette, il est étonnant de remarquer que, si le vocabulaire manque de plus en plus, la syntaxe et l'orthographe sont intactes. L'un des symptômes répertoriés de sa maladie par la médecine est un symptôme lexical : « vocabulaire pauvre, expression stéréotypée ».

Le livre, pour Odette, est avant tout un « réservoir de phrases » : elle compense ainsi la perte de mémoire.

Pourtant, malgré les défaillances, G. Peigné met en valeur la beauté du texte de la mère. Il adopte une forme étonnamment poétique : c'est une langue dense qui va à l'essentiel. Sa fille remarque : « Les mots quelquefois fois pleuvent, lâchés comme dans une chute, dans la marge extérieure du livre. Viennent occuper l'espace dans la disposition même du poème » Cette verticalité dépose le texte en vers libres.

On pourrait dire alors que le poème d'Odette appelle la langue poétique de G. Peigné : « Elle couvre la page de mots/pose une opération/qui ne sait plus/retenir ». L'autrice cherche, elle-aussi, ces petites structures fragiles de mots, ces formes composites, ces mécaniques de langue très précaires :

*« Je supprime des adjectifs  
Je pousse des mots à côté en dessous  
pour finir je retire le tuteur  
Savoir si la page tient ? »*

### **Le geste d'écrire**

En outre, *L'Interlocutrice* est hanté par la figure de l'écrivaine.

Odette aurait sans doute aimé écrire : G. Peigné a retrouvé le manuscrit d'une nouvelle qu'elle avait composée. La folie de la mère est donc celle de la fille : écrire.

C'est pourquoi G. Peigné va traiter ici les écrits de la mère comme si c'était une œuvre : elle joue d'ailleurs sur les mots en disant que sa mère a écrit 23 romans, et traite les livres où elle a griffonné comme des manuscrits d'écrivain.

Car, au fond, Odette entame avec eux un dialogue. Elle « veut parler à quelqu'un qui est dans un livre ou bien elle veut se sentir à l'abri dans un livre ». L'échange avec les personnages prend d'abord la forme d'une sorte de projection d'elle-même dans le texte. Une adhésion à tout ce qui peut renvoyer à son propre corps, son bien-être ou sa souffrance : « moi aussi », commente-t-elle souvent.

Ainsi Geneviève Peigné peut-elle dire que sa mère a écrit ces livres et non écrit « dans » ou « sur » ces livres.

Mais on perçoit que, chez la mère comme chez la fille, le geste d'écrire révèle ici sa plus essentielle fonction : lutter contre la mort, la disparition. La mère survit en écrivain, comme survivent dans la mémoire de G. Peigné tous les grands romanciers qu'elle a lus : « Reste encore un peu ; ce que tu dis dans tes livres je vais l'écouter. Flaubert, Proust ou tant d'autres, ils céderont leur tour. Je t'écoute. Je t'écouterai. (...) la liste de ce qui ne se peut plus est immense. *Je peux lire* est immense. Je peux te lire, surtout. » Face au néant, le livre sauve un peu de la présence maternelle ; il est à la fois un tombeau, un héritage, et un moyen de renouer le dialogue avec la mère disparue.

## Se souvenir, transmettre

Le point de départ du livre étant la maladie d'Alzheimer, la mémoire est évidemment un thème essentiel de *L'Interlocutrice*.

### Le lien mère-fille et la mémoire familiale

Au début du livre, l'autrice évoque la relation avec sa mère comme étant « depuis longtemps emmurée... irréparable ». La mort, évidemment, rend désormais impossible de renouer des liens qui s'étaient distendus. Difficile face à cette mère de dialoguer et de dire « je ». Le plus souvent, d'ailleurs, G. Peigné n'emploie pas la première personne mais se désigne comme « la fille ».

Mais c'était sans compter avec la découverte des livres, comparé à celle d'un trésor : « la surprise – et pourra-t-on dire, la rencontre ? » Ainsi se comprend la deuxième dimension dialogique du livre, dans l'échange posthume intime de l'autrice avec sa mère.

Dans une interview (Libfly), G. Peigné évoque le désir sous-jacent de refusionner avec la mère dans la démarche de ce livre où il s'agit au fond, de cette grande entreprise de retrouver la mère dans les livres. C'est d'ailleurs Odette, autrefois institutrice, qui lui a appris à lire...

Mais on comprend peu à peu qu'il est aussi question de se réinventer une mère qui ressemble vraiment à sa fille : une lectrice et une écrivaine. D'où l'affirmation presque magique : « Son œuvre est dans ma bibliothèque. 23 romans ».

De la relation mère-fille, le livre raconte quelque chose qui est de l'ordre de l'incommunicabilité, de la distance. Mais ici, dans *L'Interlocutrice*, G. Peigné se remodèle une mère lectrice et qui connaît l'importance vitale de l'écriture. Qui lutte pour trouver le mot juste, utilise toutes ses forces pour faire entendre sa voix des tréfonds et s'arracher au silence. La lutte d'Odette avait des affinités avec cet effort de l'écriture dans la langue. Au bout du compte, c'est l'écriture qui se révèle ainsi matricielle.

### L'écrivaine, cette archéologue

Le livre ne cesse de se pencher sur la genèse de l'écriture, de l'explorer. G. Peigné est devenue elle-même l'interlocutrice, en entrant en écriture, en dialogue avec les mots de sa mère. Pendant 12 ans, elle a cherché comment prendre écriture, donner une forme littéraire à ce matériau maternel.

Comme une mise en abyme, le livre est une sorte d'enquête à la manière d'un polar, sur les indices laissés par la mère dans les 23 livres de la bibliothèque. Quête de la présence de la mère et de son identité, l'écriture révèle sa dimension herméneutique. Écrire, c'est toujours enquêter (sur le réel, sur soi, sur les autres). G. Peigné se fait archéologue, explore

les indices déposés dans les livres sous forme de strates de lecture et d'écriture, traces empilées d'Odette. On pense au palimpseste, sentiment renforcé par le fac-similé dans l'édition du Nouvel Attila. On trouve ainsi 3 voix superposées dans ce livre :

- les notes écrites d'Odette (elles portent beaucoup sur la maladie, la douleur). Lacunaires et prosaïques, tragi-comiques parfois,
- la voix de la fiction du roman policier qui est le support de l'écriture d'Odette, dans les livres d'autres auteurs. Écriture littéraire et patrimoniale, même,
- la voix de G. peigné qui se fait interlocutrice de la voix de sa mère, compile les traces et raconte la découverte des livres, l'émotion que procure cette découverte, l'image de la mère que reconstitue le livre. Seule cette dernière voix, celle de l'autrice, est assujettie à la réalité et au présent.

Peu à peu, l'écriture de la mère informe l'écriture de l'autrice.

Page 46, l'autrice tente de vivre pour elle-même le mode d'écriture d'Odette, de fusionner avec cette façon de travailler les mots, pour la comprendre de l'intérieur, et l'écriture d'Odette envahit alors la sienne, la contamine : « l'écriture d'Odette vient occuper ma main ».

La forme du livre *L'Interlocutrice* est elle-même modulée sur l'écriture d'Odette : le texte se présente sous forme de fragments parfois sans organisation apparente, avec un mouvement très libre de l'écriture qui suit les mouvements de la pensée. Une structure vivante, mobile, comme les fragments de textes de la mère dans les livres.

*L'Interlocutrice* répond en quelque sorte à un *devoir de mémoire filial*, qui trouve sa forme dans la littérature ; c'est sans doute le lien le plus fort avec son second livre : *Ma mère n'a pas eu d'enfant*.



## EXTRAITS À LIRE ET COMMENTER

- Incipit p. 11-14 : la découverte, la rencontre,
- p. 15-17 : habiter les livres,
- p. 53-54 : le recours aux livres,
- p. 60-63 : l'intimité,
- p. 97-98 : le livre, issue de secours,
- p. 103-105 : Orphée et l'échec de ramener Odette « à la surface ».

# MA MÈRE N'A PAS EU D'ENFANT

Dans ce livre, Geneviève Peigné enquête sur sa lignée, courte histoire généalogique dont elle est la dernière héritière. Cherchant comment sauver la mémoire des siens alors qu'elle n'a pas elle-même de descendance, l'autrice rencontre la littérature comme une manière ultime de dire l'identité, la solitude, mais aussi des préoccupations moins privées comme l'extinction de notre monde.

## Trouver son identité dans la langue

Dans le livre intervient d'abord la recherche de son statut au sein d'une famille dont elle est la dernière descendante. Fruit du *monoenfantisme* de la famille (néologisme formé pour dire l'indicible, cerner sa place) et femme sans enfant, elle se voit assigner la position ultime et difficile à assumer de « point d'extinction » de sa lignée.

Ce *monoenfantisme* des siens, elle l'explique par l'histoire et les souffrances passées de sa famille, accumulées et concentrées en elle, dans le choix de ne pas procréer : « L'enfant trop protégé n'échappe pas à la conviction que le monde est trop dangereux pour lui, qu'en conséquence, vivre, plus il s'en tiendra à distance, mieux il s'en sortira... et c'est le goutte-à-goutte de cette pensée, se concentrant d'une génération à une autre, qui m'a assignée à cette position de fin de lignée, de point d'extinction » (p. 143).

Par ailleurs, enquêtant sur ses ancêtres, elle fait remonter l'habitude familiale de ne pas se reproduire à son grand-père René. En lui léguant deux choses : sa machine à écrire et la volonté de ne pas avoir d'enfant, il lui a donné « le poison » mais aussi « l'antidote », c'est-à-dire l'écriture, les livres. C'est en eux qu'elle trouve la réponse, au sens propre comme figuré, à l'absence d'enfants.

Tout le livre découle donc de cette impulsion première : à la mort de ses deux parents, l'autrice cherche le mot juste pour désigner son statut : « quelqu'un restant seul en vie de toute une famille, on l'appelle le survivant. Ou la survivante. Ce n'est pas le bon mot (...) Orphelin ? À tout âge, le mot est juste, à la perte des deux parents. Ce n'est pas non plus le mot. Pour qui est enfant unique d'une mère enfant unique. Et sans enfant soi-même. Concentrant tous ses ascendants sur deux épaules et une unique cervelle. Un mot dédié à cette position familiale n'existe pas. Est-elle si peu fréquente que le besoin de la caractériser ne s'est pas fait sentir ? » (p. 12)

G. peigné cherche ainsi dans les mots de quoi conjurer la rareté de son statut, et la confusion qui en résulte. Si elle est orpheline, c'est d'abord dans la langue, car rien ne la désigne.

Et cette quête langagière est affichée dès l'ouverture du livre. « L'année 2003, pour la première fois, âgée de 54 ans tout de même, je me fais cette remarque d'un mot qui manque. Ce sont des tournures d'esprit d'écrivain ça ? D'humain banal de ce siècle, di-



sons ? Incapable d'espérer secours en un quelconque dieu ; dans une parole juste, oui. Le temps passant, je ne vois même que ça qui tienne. Dire. Être entendu. »

## **Un enfant unique**

G. Peigné se débat d'abord contre la notion de filiation, d'héritage, souvent valorisés mais qui sont perçus également ici comme sclérosants, mortifères. Elle cherche alors à se définir par d'autres liens : « Comme si ça comptait tant que ça... Ces affaires de cordon et de gènes... Comme si les liens n'étaient pas faits pour naître ailleurs que de racines – d'échanges, d'affections, d'amitiés ? Comme si nous étions des raves ? Figés sur pied, autant dire enterrés avant l'heure ? » (p. 15)

## **Une femme qui n'a pas eu d'enfants**

C'est aussi, on l'a dit plus haut, une réflexion sur la place d'une femme qui n'a pas d'enfant, que l'on appelle très cruellement « nullipare » qui selon ses mots « part à la recherche de ses ascendants pour occuper le vide des descendants ».

L'autrice insiste sur le fait que les femmes sont traditionnellement responsables de la transmission et de la prolongation de la lignée, en enfantant. Et G. Peigné, en lieu et place d'enfanter, se donne la charge de faire sa lignée survivre dans les mots, pour s'acquitter de son rôle. Ses enfants, ce sont ses livres, dans lesquels elle inscrit l'histoire et l'héritage familiaux.

L'enjeu est donc bien le salut mémoriel de cette lignée, qui passe ici par la démarche biographique.

## **La dimension biographique du livre**

*Ma mère n'a pas eu d'enfant* se présente comme une mise à jour des vies successives de ses ascendants (un personnage par chapitre, désigné par son prénom) : une « Cérémonie du vide-ancêtres » où elle revendique de « dépoussiérer les aimés ».

Pour cela, Geneviève Peigné va jouer avec différentes focales, alternant zoom et grand angle en liant les trames à la fois singulières et historiques des récits de vie.

Elle a recours aux archives, pour les « sauver » un à un, y déposer ce qu'elle découvre : la mémoire collective est ainsi conçue comme un reposoir pour les siens, qui vont pouvoir passer « dans la mémoire d'Autres ».

Pour G. Peigné, les silences et les non-dits constituent le rapport le plus courant à la famille : « Lignée est affaire de sang. Ou de sans. » Les absents, les morts, les secrets viennent donc habiter ce texte, qui leur fait une place.

Derrière le dispositif biographique se lisent une question et une angoisse : qui se rappellera de René, Henri, Maxime, Francis et Maurice-Eugène si l'auteure ne raconte pas ce que furent leurs vies ?

On retrouve ici l'obsession de la mémoire qui animait son précédent livre : « Écrire conduit à se situer à la fois dans l'intimité de la filiation et dans la distance nécessaire au travail sur cette matière pour en faire un livre ; à tenir deux rênes, plutôt qu'à être en laisse ».

L'enjeu de cette démarche, au fond, est celui de l'inscription dans la mémoire collective des vies simples et banales, des « vies minuscules » de ses parents. « Sauvegarder préserver conserver », dit-elle pour définir son entreprise. Elle souligne, en passant, comment

on peut traverser « une vie comme si de rien n'était » et elle tente à chaque fois de saisir l'infime, le ténu dans les portraits qu'elle dresse des membres de sa famille, dans une vision kaléidoscopique et souvent complexe de femmes et d'hommes dont le destin est lié à l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle. Les femmes surtout, insiste-t-elle, ont été insensibilisées : il importe de leur rendre hommage.

### **Histoire et histoire individuelle**

G. Peigné se fait une remarque essentielle : tous ses ancêtres ont reçu, en matière de « *guerre mondiale une double dose* ». Légataire de la mémoire individuelle et collective, l'autrice rassemble consciencieusement les bribes d'écrits en sa possession, fait le tour de ce patrimoine : correspondances, feuillets, photos sont des témoignages de la présence de tous ces êtres (« tous ceux d'avant sous terre »), qu'elle essaie de sauver de l'oubli. Comme lorsqu'elle cherchait enfant à conjurer sa solitude, elle entreprend un puzzle : celui de l'histoire des siens, dans le grand panorama de l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle.

Mais plus largement, le questionnement du livre porte sur le rapport de l'humanité comme espèce à sa trajectoire temporelle.

*« Le temps que ce livre progresse, le mot extinction a fait le tour de la Terre.*

*S'est étendu à l'ensemble du vivant.*

*La sixième extinction planétaire est officiellement en cours.* » Si l'on observe la structure (un chapitre par membre de la famille), on constate qu'elle est aussi une structure historique : on progresse dans le temps. Le dernier chapitre est consacré à la mère, Odette, qui vient de faire l'objet du précédent livre *L'Interlocutrice*. Mais le livre finit aussi par le présent du monde contre lequel il vient buter. Si les ancêtres ont fait la guerre, les générations contemporaines ont une autre guerre à mener : celle du climat, de l'extinction de masse des espèces et aussi de *notre* espèce. Le livre parcourt ainsi ce qui relie l'extinction de la lignée de l'autrice à l'extinction de l'humanité, et s'achève sur une méditation à partir des mots « extinction » et « anthropocène », qui rendent encore davantage désespérée la tentative de sauver le souvenir de sa famille..

Ainsi, partant d'une forme de quête intime sur le passé des siens, *Ma mère n'a pas eu d'enfants* aboutit à une forme de propos universel et contemporain, lié à ce que certains nomment l'« effondrement ». La disparition de l'humanité y est alors présentée non comme un drame mais comme une perspective désirable au regard de l'état du monde : « *Aurais-je pu être cathare ! Selon ce souvenir, adolescente, d'une émission de télévision en noir et blanc qui leur était consacrée, et de ce processus dans lequel les Parfaits s'étaient engagés d'éteindre la race humaine en cessant de procréer.*

*Ni vous ni moi ne serions là.*

*J'avais trouvé ça bien. Une superbe idée. Du haut de mes guère plus de seize ans. Un héroïsme fécond.*

*Que n'y sont-ils parvenus ?*

*Que l'humanité toute entière n'y est-elle parvenue ? (...) »*

Le lecteur est alors pris d'un vertige face à la vanité de l'entreprise de sauver la mémoire de sa famille : « *Dès lors : que vaut le souci quant à une place possible pour une ordinaire histoire familiale broyée dans une menace autrement colossale ? (...) À quoi bon la mémoire collective - si le vivant se retire ? »*

### La passion des mots

Le préambule de deux lignes ouvre le livre comme une quête, et le mot apparaît d'emblée comme un Graal (on pense aux mots perdus de la mère dans *L'Interlocutrice*) : « Et si le mot adéquat n'existe pas ? On sera obligé de tourner autour tout le temps de ce livre ? » plus loin : « chercher le bon mot ».

Et, comme *L'Interlocutrice*, ce livre s'intéresse au pouvoir salvateur des mots, de la littérature.

La lecture est un recours précieux face à l'oubli, en cela que les livres sont secourables face à la mort et au désespoir. Pages 8-9, l'autrice évoque la manière dont son enfance a été sauvée par la lecture - comme pour Odette dans *L'Interlocutrice*. Elle continue à « demander de l'aide à le livre ».

On retrouve la présence rassurante et nourrissante de la littérature dans les marges de cet ouvrage, avec les nombreuses références que donne G. Peigné en parallèle de son texte, directement en regard de ses propres mots - et non pas reléguées en notes de bas de page. Elle intègre ainsi de nombreuses citations de romanciers et essayistes, qui viennent faire écho à sa parole.

### Un livre de deuil et de mise au monde

Le texte liminaire de *Ma mère n'a pas eu d'enfant*, fait écho au titre en abordant le récit par une « fin » : quelque chose se termine avec la mort des parents. Tout débute par un deuil, qui vient enclencher le processus de mémoire, de récit : « Un père vient de mourir. Mon père. Un an plus tôt une mère, la mienne. Finis ».

Plus loin, G. Peigné emploie le terme de « microcénotaphes » pour les petits chapitres consacrés à chacun de ses ancêtres ; hantés par les guerres, les drames, les secrets glauques, ces récits permettent de mettre au jour les forces de mort à l'œuvre dans l'héritage familial, pour mieux le dépasser.

À partir du deuil des parents commence le processus de libération vis-à-vis de la famille, grâce au récit : l'autrice « les compte sur les doigts d'une main » et égrène les vies de ses ancêtres comme pour tourner une page. « J'ai besoin de récupérer les mains libres », dit-elle, dévoilant comment elle cherche à se mettre au monde par le récit, sorte de deuxième naissance par le livre. Elle évoque sa démarche de raconter les vies des siens comme un acte d'« expulsion », afin de « s'alléger ». Elle accouche de son histoire, pour devenir elle-même au fil du livre.

Se dégage peu à peu une vision de l'écriture comme tentative de remise au monde des autres et de soi. L'écriture comme équivalent de la maternité, pour une autrice qui revendique son statut de nullipare.

Mais l'écriture est aussi un recours contre l'angoisse de la fin du monde : si le livre s'ouvre par un deuil familial, intime, il se referme par une autre disparition : celle des espèces liées à l'anthropocène (les derniers mots sonnent comme une inquiétude sourde : « On y arrive ? On y est »).

## Un texte auto-réflexif

Le récit biographique se double d'une réflexion sur le travail du texte en création : G. Peigné relate ses recherches, mentionne les ressources qu'elle exploite pour reconstruire le puzzle des vies intimes de ses parents. Elle interroge l'inévitable place de la fiction dans la reconstruction du passé : si elle s'appuie sur des traces concrètes, fait un travail de documentation (photos, lettres, cartes postales, archives) il n'empêche que parfois, le réel ressemble à un délire fictionnel. On pensera par exemple à la page où elle raconte sa naissance à partir d'une photo d'elle bébé, avec toute la petite famille réunie autour. Dans le texte, sa propre naissance a le statut d'une fiction, car elle ne peut être que racontée par les autres, ne repose pas sur des souvenirs personnels, et n'a pas de preuve documentaire.

On retrouve donc ici certaines problématiques classiques propres à l'autobiographie. Mais les questions proprement littéraires passent aussi par l'humour et l'autodérision : page 19, elle se demande à la manière de Nathalie Sarraute dans *Enfance* : « Une saga familiale. Tu vas écrire ça ? Saga gaga. Fais gaffe ».

De même, le fatum de la tragédie antique est repris par l'autrice sous une forme parodique et triviale à travers l'allergie au poireau transmise par sa grand-mère : « La lignée. Le karma. La force du poireau » (p. 15). La littérature est ainsi interrogée en permanence dans sa capacité à rendre compte de la vie, des « vies minuscules ».

## EXTRAITS À LIRE ET COMMENTER

- P. 12-13 : le mot juste,
- p. 17-18 : fictions de la naissance,
- p. 19-20 : écrire la saga familiale pour se libérer,
- p. 27-29 : question du récit de vie ; comment restituer l'intimité d'un être,
- p. 35-36 : l'écriture et la mort,
- p. 100-103 : vies de femmes/ la maternité,
- p. 107-109 : le « nous »/ l'autobiographie,
- p. 157-159 : l'extinction de l'espèce.

# PISTES PÉDAGOGIQUES

## Ateliers d'écriture

### Autour de *L'Interlocutrice*

- Laboratoire d'« écriture sans écriture » (Kenneth Goldsmith).
- Processus de caviardage (pages de l'artiste Lucien Suel accessibles sur le web) ; travail de couper-coller avec support papier ou support numérique. (Collecter du texte dans tout ce qui n'est pas littéraire, sur le web, les notices, les textes de loi etc. et composer un poème à partir de ce matériau).
- Pastiches d'auteurs (de classiques comme La Fontaine, ou de romans policiers par exemple) : repérer dans l'écriture de romans noirs les clichés, les scènes culte...
- Laboratoire du dialogue : écriture de dialogue entre des personnages de romans différents ; imaginer un échange fictif avec des personnages de nos romans favoris.
- Un personnage attend. Quoi ou qui ?
- Lire un roman en l'annotant, échanger le livre avec une autre personne, rassembler les notes en marge par l'autre lecteur ou lectrice, puis écrire un poème à partir de ce matériau.
- Atelier épistolaire par mail : création de deux personnages et correspondance numérique fictive entre deux élèves.
- Atelier « Journal intime fictif » conduit sur plusieurs semaines, inspiré du *Journal d'un corps* de Pennac. Possibilité d'une version numérique sous forme de blog.
- Écrire le souvenir : à partir de Perec : *W ou le souvenir d'enfance* et de *Je me souviens*.
- Créer des personnages à partir de post-it qu'ils auraient laissé/d'une liste de courses : voir le travail de Clémentine Mélois, *Sinon j'oublie*.
- Laboratoire autour du monologue intérieur, avec des supports variés : Claude Simon, Nathalie Sarraute, Marguerite Duras...
- L'autofiction : carnet intime fictif.

### Autour de *Ma mère n'a pas eu d'enfant*

- Atelier généalogique : enquête sur sa famille. Repérer aussi les lieux de naissance, les migrations. Écrire un texte commençant par : « Aux racines de ma vie... » ou bien « Dans la canopée de mes ancêtres... » L'atelier peut être associé à la réalisation plastique d'un arbre généalogique, et à un travail sur le lexique de l'arbre.
- Récits de vies minuscules : travailler un récit de vie d'un ancêtre, à partir d'une recherche sur le prénom, les lieux de vie, les événements historiques traversés.
- Journal intime imaginaire d'un grand-parent.
- Parodies du tragique : partir d'un héritage concret (comme l'allergie au poireau de la grand-mère dans le livre) et le rapporter à la manière de la tragédie antique.

## Oral

### Exposés

- Qu'est-ce que la folie ? La mémoire ? / L'histoire des femmes et de la folie / L'art brut, et plus particulièrement les artistes féminines.
- Le roman policier et la figure de l'enquêteur.
- Le manuscrit (marges, palimpsestes...).
- L'invisibilisation des femmes dans l'histoire (en lien avec *Ma mère n'a pas eu d'enfants*).
- L'histoire de la biographie ; les biopics.





# EN ÉCHO

- Proust : le rapport au livre et à la mère, le rapport de l'écriture à la maladie physique
- Simenon, Agatha Christie, et autres auteurs de la collection du Masque : l'enquête, le polar
- Beckett, *En attendant Godot* : l'absurde et l'attente

## Sur la mère / le lien filial

- Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*
- Romain Gary, *La Promesse de l'aube*
- Isabelle Flaten, *La Folie de ma mère*
- Charles Juliet, *Lambeaux*
- Colette, *Sido*
- Marguerite Duras, *L'Amant*
- Annie Ernaux, *Une femme*
- Jane Sutière, *Nullipare*

## Sur la maladie d'Alzheimer

- Maud Thiria et Florence Saint-Roch, *Au bout du fil*
- Olivia Rosenthal, *On n'est pas là pour disparaître*

## Écriture des maux du corps

- D. Pennac, *Journal d'un corps*

## Création et folie

- D. Foenkinos, *Charlotte*

## Le livre comme outil de soin

- *Les livres prennent soin de nous. Pour une bibliothérapie créative*, Régine Detambel

## Cinéma

- Sur création et folie/art brut : *Séraphine*, de Martin Provost
- Sur la maladie d'Alzheimer : *Still Alice*, de Richard Glatzer et Wash Westmoreland et *The Father*, de Florian Zeller
- Sur la relation à la mère : *Tout sur ma mère*, de P. Almodovar

# ÉTUDES DE GROUPEMENTS DE TEXTES

## Romans par lettres

- *Les Pontiques*, Ovide
- *Les Liaisons dangereuses*, Choderlos de Laclos
- *Le Cercle littéraire des amateurs d'épluchures de patates*, Mary Ann Shaffer et Annie Barrows
- *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, Rousseau
- *Lettres persanes*, Montesquieu
- *Lettres portugaises*, G. de Guilleragues
- *Papa longues jambes*, Jean Webster
- *Inconnu à cette adresse*, Kressmann Taylor
- *Ne t'inquiète pas pour moi*, Alice Kuipers

## Correspondances d'écrivains

### L'autobiographie

- Flaubert / Sand
- Char / Camus
- Rousseau, *Confessions*
- Montaigne, *Essais*
- N. Sarraute, *Enfance*
- Perec : *W ou le souvenir d'enfance* ; *Je me souviens*

### Dimension biographique : parler des autres, parler de soi

- Michon, *Vies minuscules*
- Emmanuel Carrère, *D'autres vies que la mienne*
- Charles Juliet, *Lambeaux*
- Au cinéma : comparaisons de démarches de réalisateurs de « biopics » : angles d'attaque, construction de l'image du héros...

### Sur la famille, les héritages/l'hérédité

- Zola, *L'Assommoir*